

## Séminaire

### « Des Hommes Producteurs et les Tâches Du Présent »

Organisé à Aix-en-Provence, le 11 et 12 mars 2005  
Intervention de Franck Guichet

*Quelle continuité intellectuelle, opérationnelle, professionnelle entre cette expérience et les tâches du présent, notamment avec la volonté de simultanément comprendre et transformer le travail dans les conditions si renouvelées d'aujourd'hui ? On entendra des personnes qui n'ont pas connu « l'Homme producteur » confronter leur expérience professionnelle avec cet héritage.*

### « L'Homme Producteur », une origine étrangère, des intérêts communs

#### Introduction

Pour commencer je vais émettre 2 précautions :

- la 1<sup>ère</sup> c'est que je vais vous parler d'un livre et d'un problème que beaucoup d'entre vous connaissent bien mieux que moi
- le 2<sup>nde</sup> c'est que pour vous en parler, je ne dispose pas de grands moyens ni d'un statut bien assuré

C'est donc dans une position d'inconfort que je vais vous exposer mon propos.

Quand Yves Schwartz m'a proposé d'intervenir dans ce séminaire, sa demande était que des regards de jeunes, n'ayant pas connu le contexte de « l'Homme Producteur » mais étant formés à l'ergologie, puissent s'exprimer sur l'ouvrage et dire ce qu'ils en pensent. Ma première réaction était celle d'une relative méfiance sur ce terme de jeune : un « regard de jeune », qu'est-ce que ça signifie ? Est-ce que c'est par notre âge que nous avons la qualité d'être « jeune » ? Dans ce cas, pour beaucoup d'entre vous, vous êtes des « vieux ». Bref, il y a une manipulation dans ces termes qui ne me plaît pas (Bourdieu en parle dans « la jeunesse n'est qu'un mot »), et j'ai donc d'abord cherché à reformuler la demande.

Regard de « jeune » et « jeune de regard » :

Pour pouvoir investir ce « regard de jeune » de sens critique, de réflexion, je vais utiliser ma formation initiale, qui est l'ethnologie. En effet, contrairement aux 1<sup>ers</sup> participants du stage

« *Culture professionnelle, savoir-faire mutations technologiques* », qui étaient des personnes venant du travail, et donc qui entraient en formation par le véhicule de leur expérience professionnelle, je fais parti de ceux qui sont venus à l'ergologie dans la continuité d'un parcours universitaire. Il me semble que cela entraîne certaines différences de regard sur le travail : à défaut d'une expérience professionnelle durablement forgée par laquelle se développe une certaine acuité et une profondeur de champ, la scolarité nous éveille, au mieux, à une curiosité, à une attitude de recherche qui nous apporte un regard distancié, l'envie d'aller voir ce qu'il se passe en bordure, aux limites des champs de connaissance. C'est peut-être dans cette perspective qu'il faut comprendre la « jeunesse » du regard : ainsi, ce n'est pas tant l'âge biologique qui fait le caractère « jeune » du regard, que cette posture qui consiste à s'intéresser au travail par curiosité, et à le regarder avec distance. Dans des travaux précédents, je me suis référé au livre de Bruno Latour « *Nous n'avons jamais été modernes* » dans lequel il milite pour une anthropologie symétrique. En reprenant à mon compte ce principe de symétrie, je reformule la proposition de départ : je ne sais pas bien ce que veut dire et ce que doit faire le « regard de jeune », mais je peux essayer de poser un « jeune de regard » sur l'ouvrage « *L'homme Producteur* », c'est-à-dire ce que le qualificatif de « jeune » me semble ici contenir dans son caractère par rapport au travail, à la fois le désir de comprendre quelque chose que l'on ne connaît pas, et cette mobilité à se déplacer autour sans être accroché à un angle.

Néanmoins, que ce soit un « regard de jeune » ou un « jeune de regard », offrir à des étudiants la possibilité d'évaluer le travail de professeur est quelque chose de suffisamment rare pour être remarqué, et salué. Il ne s'agit pas pour autant d'être complaisant, proposer à un « jeune » en ergologie de réfléchir sur « l'Homme Producteur », c'est attendre qu'il le questionne et donc c'est ce que je vais essayer de faire.

Quelles sont donc les questions que posent « l'Homme Producteur » à ce « jeune de regard » sur le travail ? Plus précisément, ici ce « jeune de regard » est, comme je l'ai signalé, singularisé par une formation d'ethnologie, et je l'emploie actuellement dans le cadre d'une réflexion menée sur les services aux Personnes Agées, notamment l'aide à domicile. Autrement dit, qu'est-ce qu'il y a dans cette lecture qui me parle, qu'est-ce qui ne résonne pas, et qu'est-ce qu'elle me permet aujourd'hui de comprendre et de saisir sur une situation de travail qui n'existait pas quand le livre a été écrit.

## **1. Ce qui ne résonne pas – une origine étrangère**

Dans cette partie, je m'appuie principalement sur un ressenti qui s'est manifesté à la lecture du livre. Je ne suis pas sûr d'être capable de l'expliquer. Je ne peux pas dire que je suis rentré facilement dans ce livre, au contraire. Au tout début du DESS, j'avais essayé de le lire une 1<sup>ère</sup> fois, car je pensais qu'il était important pour rentrer dans la pensée ergologique d'en connaître l'origine. Et ce d'autant plus que l'un de mes camarades, Roger Montcharmont, m'avait dit que ce livre, qu'il avait découvert peu de temps après sa parution, avait été un choc pour lui, comme un second souffle pour reprendre la marche de l'espoir, pour lutter contre la résignation, quelque chose de révélateur voire de salutaire. Je m'attendais donc et espérais y découvrir l'essence même d'une force nouvelle, d'un projet offrant à l'homme de nouveaux horizons, des champs de possible. Mais cet appétit de militance, de critique, je ne sais pas trop comment le qualifier, s'est confronté à un objet assez opaque, il y avait comme une pesanteur dans les mots, des articulations qui me faisait caler, un fil que je n'arrivais pas bien à saisir.

Ce qui fait que j'ai rapidement abandonné la lecture. Quand Yves Schwartz m'a proposé de faire cette intervention, j'ai repris ce livre avec quelques appréhensions liées à ce souvenir. Si cette fois, mes efforts m'ont permis d'aller au bout, il n'en reste pas moins que la lecture n'a pas été toute légère, aérienne ou dansante.

En essayant de réfléchir sur les causes de ces difficultés que j'ai ressenti pour accéder au contenu du livre, je crois avoir pu identifier au moins 3 dimensions de déphasage ou sources de décalage :

### **1) la culture ouvrière**

Si le stage de formation, duquel est tiré ce livre, était ouvert à « tous les secteurs d'activité », il faut néanmoins remarquer que c'est la figure de l'ouvrier qui revient le plus souvent quand on parle de travailleur, que c'est principalement l'usine, l'atelier ou le chantier qui sont les lieux de travail, et que ce sont les machines, les pièces et les technologies qui font les moyens de production. A aucun moment, il n'y a un paysan qui nous parle de sa terre, ou un artisan qui nous parle de son petit commerce. Aussi, je n'ai pas ressenti dans le terme de « travail » tel qu'il apparaît dans ce livre quelque chose qui tend à l'universel, qui traverserait toutes les différences entre les secteurs d'activité. Je voyais plutôt un travail d'ouvrier, la classe ouvrière, le mouvement ouvrier, le savoir ouvrier, avec ses références et sa culture qui me sont en grande partie étrangère. J'ai donc buté assez régulièrement dans la lecture quand il fallait se représenter le travail, car d'une part, je souffrais d'un défaut de connaissances et de représentations sur ce travail ouvrier, et d'autre part, je n'arrivais pas à le généraliser à l'ensemble des situations. Sur ce point là, la 1<sup>ère</sup> table ronde hier m'a apporté certains éléments. Quelqu'un a dit qu'il voulait changer le monde, et que pour ça, il devait être un ouvrier. Et tous les « *Hommes Producteurs* » semblent partager, au delà d'une appartenance à la classe ouvrière, un engagement et des convictions politiques. J'aurais peut-être eu moins de difficulté dans la lecture du livre si j'avais pu voir clairement dans l'ouvrier, un militant.

### **2) la génération du changement**

Le livre nous parle des mutations du travail. Ces mutations s'inscrivent dans une époque, dans un contexte, dans un rapport social que je n'ai pas connu. De manière pas très rigoureuse, il m'arrive de dire que j'appartiens à cette génération du changement, qui n'a pas connu, à la différence de nos parents, comment c'était avant que ça change. Nous n'avons connu que le changement, aussi, il me semble que notre génération a un rapport sans doute différent à la mutation. Peut-être que nous ne nous questionnons pas autant sur les mutations que ne le font les auteurs du livre, parce qu'on n'y voit pas quelque chose de mystérieux, parce qu'on y est habitué, quelles nous sont familières, peut-être s'est-on créé une espèce de « normalité de la mutation ». Mais cela ne veut pas dire qu'il y a, dans la culture de cette génération du changement, les éléments d'explication ou de compréhension des mutations. Je veux simplement dire qu'un livre qui prend pour objet ces mutations, considérées comme une « *urgence* » et qui tente de les analyser, renforce son étrangeté aux yeux de ceux qui sont nés après ou pendant ces mutations, pour qui ce ne sont plus tant une « *urgence* » qu'une permanence.

### **3) la connaissance disciplinaire**

Ce livre, faut-il le préciser, ne ressemble guère aux livres des « grands auteurs » auxquels j'ai été habitué, voire formaté, à lire dans mes disciplines initiales, la sociologie et l'ethnologie. La connaissance qu'il contient n'a pas la même forme, ni le même statut, sa dynamique et son mouvement diffère. Si la structure du livre reste classique (une introduction, des parties et des sous-parties, une conclusion), sa composition ressemble davantage à un artisanat, une toile où sont cousues des synthèses avec des témoignages, des explications techniques et des développements illustratifs. Tout n'est pas lisse et arrondi aux angles, il n'y a pas de recherche esthétique dans la connaissance, ça ressemble plutôt à un matériau brut, qui nécessite d'être retravaillé pour s'en saisir. C'est peut-être aussi pour ça que j'ai éprouvé quelques difficultés dans la lecture, qu'il m'a fallu fournir des efforts. Ce que l'approche disciplinaire nous formate à recevoir comme connaissance, la lecture de « *L'Homme Producteur* » requiert, au contraire, que l'on s'engage en terrain plus ou moins accidenté, quelque chose de l'ordre du chantier. C'est peut-être que la forme que donne l'expérience à la connaissance nécessite de réinterroger son propre rapport au savoir. De plus, pour un « jeune de regard » sur le travail, ce livre a peut-être comme effet de faire ressentir toute la difficulté d'accéder à la réalité du travail.

Voilà donc quelques raisons qui m'amènent à penser que, pour un « jeune de regard » sur le travail, ce livre me paraît être d'origine étrangère. Et ce n'est pas tant une nouvelle langue qu'il s'agit d'apprendre pour parvenir à le lire, que de renouer avec un rapport au monde moins détaché, moins distant, il faut se laisser mettre sous pression, accepter de prendre une part du poids qui s'exerce (ex : « *ceux qui ont jusqu'ici porté le poids de la richesse sociale* »), se risquer à quelque chose.

## **2. Ce qui résonne - des intérêts communs**

Après avoir parlé de mes ressentis, qui ont trait principalement à la forme (la forme du livre, la forme de l'écriture, sa forme historique et le formatage disciplinaire) je vais dans cette partie essayer de me concentrer davantage sur son contenu.

C'est donc avec une formation initiale en ethnologie que j'alimente un « jeune de regard » sur le travail, et dont je me sers pour lire « *L'homme Producteur* ». Avec cette perspective, un certain nombre d'idées ont pris de l'écho, ont résonné, et m'ont permis de comprendre et d'apprécier la réflexion qui est menée sur le travail. Il y a 3 dimensions dans l'analyse qui ont plus particulièrement retenu mon attention :

### **1) La redécouverte du travail**

On nous a raconté, au cours de la formation de DESS, cette histoire d'Alain Wisner, qui attend un train sur le quai d'une gare, rencontre un ouvrier, commence à discuter avec celui-ci, et découvre, comme quelque chose de nouveau, que les ouvriers pensent. De là apparaît une exigence nouvelle dans les études sur le travail, de prendre en compte le point de vue des ouvriers, des travailleurs, et il y a, dans « *L'Homme Producteur* », cette réflexion qui est menée sur la manière de comprendre et de conceptualiser le travail à partir de l'expérience, de

l'intelligence investie par les travailleurs. L'histoire de cette redécouverte du travail que va permettre la prise en compte du point de vue des travailleurs, s'apparente à une notion qui est familière pour les ethnologues : le mythe fondateur. Je dis s'apparente, parce qu'en regardant de près, on trouverait probablement des écarts importants avec la définition ethnologique du mythe. Mais cette apparence a du sens, d'une part parce qu'elle permet de comprendre comment cette histoire fondatrice légitime, de l'intérieur, le discours - de ce que va devenir plus tard l'ergologie - sur le travail, et d'autre part, parce qu'elle permet d'effectuer un rapprochement avec une autre histoire, elle aussi quelque peu mythique, qui est celle de la découverte du terrain en ethnologie. De même qu'Alain Wisner se rend compte que les ouvriers pensent, Malinowski, qui se retrouve coincé et sans moyen dans l'archipel des Trobriands, dans le pacifique Sud, découvre que les primitifs (on appelle ainsi les habitants vivant dans les sociétés primitives) pensent et se représentent le monde. Je ne sais pas si la redécouverte du travail a eu, ou aura, des conséquences aussi importantes dans la connaissance et dans la culture que n'en a eu le terrain (cette question a commencé à être discutée hier dans la 2<sup>ème</sup> table ronde, et on a pu entendre des avis différents), mais à coup sûr, elle ouvre un nouveau champ de recherche. Donc, dans la lecture, j'ai ainsi pu retrouver des références en filigrane de la thématique des mutations, à cette histoire fondatrice d'une redécouverte du travail. On peut alors s'interroger, et le livre alimente abondamment le questionnement, sur la place des travailleurs dans la connaissance du travail. Quelqu'un, hier, dans la 1<sup>ère</sup> table ronde, se demandait si il n'y avait pas un défaut de civilisation, le livre parle d'une « *lacune générale de la culture* » pour faire reconnaître l'expérience du travail. En terme ethnologique, on pourrait se demander si « *L'Homme Producteur* » n'est pas l'indigène, ou dit de manière plus provocante, le « sauvage » d'une culture du travail ? Si je me permets cette petite provocation, c'est parce que sur ce point, il me semble que le livre répond très clairement : le travail n'est pas quelque chose de naturel.

## 2) les pratiques méthodologiques

J'ai également été très sensible aux préoccupations méthodologiques des auteurs de « *L'Homme Producteur* ». Dans l'introduction, il est mentionné « *un enjeu méthodologique : que la production conceptuelle dans le champ du travail corresponde à l'expérience, à la réalité du travail* ». Les ethnologues se sont également retrouvés face à ce problème de traduire dans un langage et un système de pensée qui n'étaient pas celui de la culture étudiée certaines manifestations de la vie humaine qu'ils observaient. C'est par exemple, au 19<sup>ème</sup> siècle, toute la controverse sur les fétiches : en appliquant le concept occidental de croyances pour observer les comportements des primitifs à l'égard de statuettes qu'ils avaient eux-mêmes fabriquées, on ne pouvait que conclure à de l'irrationnel, d'où l'usage de la notion de fétichisme pour parler de cette religion des sauvages. Les auteurs du livre montrent donc beaucoup de prudence à l'égard de la production de concepts censés expliquer le travail, par exemple p 51 « *il ne faut pas encager la sphère du travail, alors qu'elle est précisément un foyer majeur de nouveauté dans la culture* ». La réponse que suggère le livre, et qui préfigure du développement futur de l'ergologie, est que les collaborations entre chercheurs et travailleurs sont fondamentales, que l'élaboration de concept doit se faire sous le contrôle des personnes engagées dans l'activité, qu'un dialogue entre connaissance et expérience est indispensable. Daniel Faïta a évoqué hier les méthodologies qui ont été utilisées et développées dans l'APST, notamment l'instruction aux sosies et l'autoconfrontation. Cette réflexion critique sur les pratiques méthodologiques, qu'on retrouve p.176 dans cette phrase « *les SHS ne peuvent que traiter en ordre séparé et de façon cloisonnante un réel synthétique* » fait écho à celle d'une ethnologue, Jeanne Favret-Sadaa. Dans son livre « *les*

*mots, la mort, les sorts* », ou elle étudie la sorcellerie dans le Bocage, elle remarque que la difficulté d'étudier la sorcellerie tient au fait qu'il s'agit d'épisodes qui concernent tant de registres et si dissemblables que les ethnologues ont rarement l'audace de les envisager ensemble. Dans l'analyse du travail, c'est le concept ergologique d'activité, encore en gestation dans « *L'Homme Producteur* », qui par ces transgressions, ces médiations et ces contradictions, oblige à repenser les pratiques méthodologiques pour faire s'exprimer le point de vue du travail.

### 3) l'implication de la recherche

« *L'Homme Producteur* » m'a aussi permis d'alimenter mes réflexions sur les fonctions de la connaissance sur le monde social, et pour tout dire m'a conforté dans une certaine approche de la recherche que je qualifie d'« implication ». En ethnologie, je me réfère à Bruno Latour qui pose le rapport entre les connaissances et le réel de la sorte : il y aurait selon lui un 1<sup>er</sup> grand partage des choses entre Nature et Culture, et il y aurait un 2<sup>nd</sup> grand partage entre « nous », sociétés modernes, qui savons faire la différence entre Nature et Culture, et « eux », les sociétés primitives, qui ne font pas cette différence. Or, l'étude du réel nous montre l'impossibilité de maintenir l'illusion de ce double grand partage, et contraint l'ethnologue à travailler la non-distance avec son objet. Il me semble que ce problème s'apparente avec celui du travail et de la connaissance du travail. En effet, « *L'Homme Producteur* » montre bien comment les connaissances sur le travail ont été séparées de l'expérience, et toutes les « mutilations » que peut engendrer cette séparation. L'existence de telles mutilations justifie le devoir pour le chercheur de s'impliquer dans les réalités sociales de sa recherche, c'est-à-dire pour l'analyse du travail, d'interroger, avec tous les risques que cela peut comporter, le réel de l'activité. L'expression du travail ne se donne pas toujours à entendre sur simple demande, « *L'Homme Producteur* » nous explique par exemple ce « *vouloir-garder-pour-soi* » des travailleurs avec leur savoir. La connaissance est un peu à double tranchant, savoir et faire savoir, c'est prendre un risque, celui de faire changer les choses, pas forcément comme on le désire. Là encore, il peut y avoir un parallèle avec des travaux ethnologiques, qui ont montré comment l'ethnologue, sur le terrain, pouvait n'obtenir que des informations pauvres et superficielles, voire se faire littéralement mener en bateau par son « informateur », comme Nigel Barley le raconte dans « *un anthropologue en déroute* ». Dans les sociétés dites « primitives », le rapport à la connaissance, au savoir, est inséré dans un cadre rituel, initiatique, et il ne suffit pas seulement de vouloir pour savoir, il y a le plus souvent une mise à l'épreuve, une évaluation de la part du groupe au terme de laquelle seulement, un individu peut être jugé apte ou non à recevoir des connaissances. Alors, est-ce que ce n'est pas un peu la même chose avec le travail et les travailleurs ? Est-ce que le risque qu'il peut y avoir à faire savoir ce que l'on sait, ne vient pas justement d'une transgression ou d'une contradiction, qui sont les caractères du concept ergologique d'activité ?

Le but de cette partie était de montrer qu'il y a dans « *L'Homme Producteur* » les conditions d'un dialogue avec les disciplines en SHS, notamment l'ethnologie, pour autant que l'on partage des intérêts communs, notamment celui de donner à l'homme toutes capacités pour exprimer des problèmes et des questions, ainsi que celui de risquer l'aventure humaine.

### 3. « *L'Homme Producteur* » et une tâche du présent : le développement de l'aide à domicile

Après avoir parlé de ce qui ne résonnait pas, puis de ce qui résonnait bien, je vais maintenant pouvoir examiner plus en détail la question des continuités entre l'expérience dont est issu « *L'homme Producteur* » et ce qui fait aujourd'hui, du moins on peut le considérer, une tâche du présent : le développement des services à la Personne, et en particulier l'aide à domicile pour les Personnes Agées.

A la base, il y a un questionnement anthropologique sur le vieillissement : qu'est-ce que ça signifie pour l'homme de vieillir, et en quoi cette catégorie que l'on appelle les « Personnes Agées » constitue-t-elle une forme culturelle du vieillissement ? Pour répondre à ces questions, les disciplines en SHS et les disciplines scientifiques ont produit de nombreuses connaissances, il n'y a qu'à regarder toute la littérature qui existe en psychologie cognitive, en sociologie, en démographie, en gériatrie, etc. Pourtant, beaucoup plus rares sont les études qui interrogent l'expérience du vieillissement, j'entends « l'expérience professionnelle ». Puisque curieusement, dans la réalité, ce sont les équipes soignantes en maison de retraite ou les aides à domicile, qui passent le plus de temps auprès des « Personnes Agées », qui font le quotidien de la prise en charge. Donc, de manière un peu intuitive, et encouragé par la démarche ergologique, je me suis dit qu'il était fort probable que les aides à domicile, pour ne parler que d'elles, aient eu à développer dans leur expérience de travail des savoirs investis pouvant apporter un autre éclairage sur la réalité du vieillissement. C'est donc ce questionnement anthropologique qui convoque une analyse des situations de travail des aides à domicile.

Par rapport à « *L'Homme Producteur* », la continuité historique de l'expérience ne laisse quasiment aucun doute. Je m'inscris dans cette histoire de l'universitaire qui part à la rencontre de travailleurs, persuadé que nous avons des choses à faire ensemble. Pour être plus précis, il s'agit de transformer la réalité du vieillissement, en renouvelant l'approche conceptuelle grâce aux connaissances de ceux et de celles qui interviennent sur les « Personnes Agées », qui d'une certaine manière produisent cette entité abstraite, cette catégorie de population, les « Personnes Agées », auxquelles on rajoute aujourd'hui de plus en plus le qualificatif de « Dépendantes ». Pour ceux qui pourraient douter de la nécessité de transformer la réalité du vieillissement, la situation des aides à domicile est parlante : à 99% ce sont des femmes, le plus souvent sous-qualifiées, très peu d'emploi à temps plein, un turnover énorme dans les structures, quasi-absence de formation professionnelle. Une grande situation de précarité, de « vulnérabilité » disent certaines, pour cet emploi qui est rarement choisi. Trop souvent encore, on considère que pour les femmes, c'est naturel de savoir s'occuper d'une maison, d'un vieux. J'ai l'impression, à ce niveau là, que cette situation de travail n'est pas très éloignée de celle des « *Hommes Producteurs* » il y a 20 ans. Et d'autre part, l'aide à domicile entre pleinement dans le champ de réflexion sur les mutations : en effet, on assiste à la création d'une nouvelle forme de travail où le domicile devient le lieu de travail, et où le particulier devient l'employeur. Et par ailleurs, la prise en charge des « Personnes Agées » qui était autrefois considérée comme une charge ou un devoir familial, devient maintenant un « gisement d'emploi ». Je crois donc qu'il y a là, matière à se questionner sur les mutations.

Il y a donc une continuité historique avec l'expérience de « *L'Homme Producteur* », et le mode opératoire conserve également sa puissance. L'exemple avec cette citation, p14 : « A

*intérioriser soi-même l'expérience du travail comme succession d'opérations évidentes, comme temps intellectuellement plus ou moins vide, on ne se prépare pas bien à faire mesurer aux autres ce qu'ils manquent à sous-estimer l'investissement dans ce qu'on fait* ». Cette phrase colle parfaitement à la réalité du travail des aides à domicile. En effet les aides à domicile sont aujourd'hui des travailleuses en souffrance, leur expérience de travail est proche du degré 0 de la reconnaissance. Et pourtant, au vu de l'éclatement des connaissances entre les différentes disciplines, on peut supposer que leurs « savoirs investis » sont à la hauteur de cet éclatement. Cette idée, on la retrouve dans cette formule que contient le livre « *et pourtant, ça marche* ». Oui, je pense que l'on est là face à une vraie énigme, comment comprendre que malgré cet éclatement des savoirs institués sur le vieillissement, malgré le manque voire l'absence de formation des aides à domicile, malgré des conditions de travail difficiles, un salaire au minimum, et un manque total de reconnaissance, comment comprendre que ça marche ? Le livre nous dit que ce problème du « *et pourtant ça marche* », indique très clairement l'espace de potentialités existantes, inapparentes parce que sous ou mal employées. Les potentialités existantes dans l'aide à domicile nous laisse donc présager que des transformations du vieillissement sont effectivement possibles.

Pour ce qui est d'une continuité professionnelle, je ne dispose aujourd'hui que de peu d'élément pour évaluer la continuité professionnelle de la démarche ergologique, et sans doute que les personnes qui interviennent après moi vont avoir des choses intéressantes à nous dire sur ce sujet. Néanmoins, mes 1<sup>ers</sup> contacts avec le secteur des services à la personne, et en particulier de l'aide à domicile pour les « Personnes Agées », me montrent combien il est difficile de faire entendre le projet d'une analyse du travail.

Et pour finir, j'aimerais évoquer ce qui me paraît être, non pas une discontinuité ou une rupture avec la démarche ergologique, mais plutôt un prolongement pouvant avoir la forme d'un virage. A la différence des ouvriers qui sont au cœur de « *L'Homme Producteur* », et qui partageaient le projet de changer le monde, je ne crois pas qu'aujourd'hui, les aides à domicile aient cette ambition. Pourtant, leur travail est en lien direct avec un vaste problème de société, le vieillissement, et donc, transformer leur travail, revient aussi en quelque sorte à transformer le vieillissement. En fait, je pense que si la démarche ergologique a pu montrer tout l'intérêt qu'il y a à réfléchir sur la place de l'homme dans la production, cela doit nous permettre maintenant de questionner la production dans l'homme, ou comment l'activité produit de l'humain. Je ne sais pas très bien comment le formuler, mais je constate qu'avec l'aide à domicile par exemple, la matière travaillée est de l'humain, à la différence du travail ouvrier qui manipulait des matières physiques. Voilà, c'est sur cet humain en tant que matière travaillée que je me questionne.

Et puis, en dernier lieu on pourrait aussi s'interroger sur une continuité militante. Quelqu'un a dit, hier, que pour changer le monde, il y a encore du boulot pour d'autres générations. En effet, vu l'ampleur de la tâche à accomplir, on peut s'interroger, car ce n'est pas tant de soulever des montagnes qu'il s'agit, que de réussir à inverser le sens d'une rotation. Aussi, je ne sais pas si aujourd'hui, pour le « jeune de regard » sur le travail, sur les activités humaines, le but ultime reste la transformation du monde. Sans doute en partie, mais il y a aussi une nécessité de « faire avec », et parfois de « faire sans », mais surtout le projet de pacifier. Je me demande si la transformation ne correspond pas à une représentation ancienne de la lutte, si elle n'est pas parfois un peu mystificatrice dans la mesure où elle parle une intention qui ne serait plus tout à fait celle du monde actuel. Pour ma part, je me représente un peu l'ergologie comme une porte, ouvrant sur un « nouveau continent », sur cette terre humaine (pour reprendre l'expression de Jean Malaurie) qu'est le travail. L'enjeu n'est-il pas, dès lors, de



faire circuler les échanges, sans limiter l'accès à cette porte aux seules représentations de la transformation ?